REVIENDREZ-VOUS ?

Toujour lui ! lui partout ! ou brûlante ou glacée
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
VICTOR HUGO.

Reviendrez-vous bientôt vers celle qui vous pleure !
Après tant de jours noirs sonnera-t-elle l'heure
Où vous serez encor souriant parmi nous ?
Reviendrez-vous ?

Dois-je croire au retour, dois-je cesser mes plaintes ?
Etouffer vaillamment mes éternelles craintes
Et calmer les terreurs de mon être jaloux ?
Reviendrez vous ?

Le ciel est bleu profond, la mer est d'un bleu tendre,
O Cher, mes yeux navrés sont rougis à t'attendre,
L'amour a pris mon cœur dans un vaste remous...
Reviendrez-vous ?

Bien-Aimé, votre oubli, c'est ce que je redoute —
Votre regard est bon à mon âme qui doute,
Votre regard si clair, oh ! oh ! combien il m'est doux !
Reviendrez-vous ?

Andrée GERMANE.

LES NOISETTES

La verte avenue toute droite s'allongeait sous les branches croisées, bien loin, bien loin, terminée par un point blanc qui était la plaine lumineuse, où le soleil faisait ondoyer l'or des blés.

La charmille qui bordait l'allée de vert gazon, fraîchement émondée, donnait à ce bois l'apparence d'u paysage de jardin, tel qu'on en voit à Versailles ou dans les gravures d'Elsen. Des deux côtés le clair taillis s'étendait, formant de petits îlots de verdure où le soleil jetait des percées joyeuses de mouvante lumière, suivant la fantaisie du vent léger qui passait sur les cîmes avec un joli bruissement de feuilles froissées.

Ils marchaient tous deux dans l'allée, lentement, à petits pas : elle, s'appuyant sur le pommeau de son ombrelle à haute canne ; lui, tout droit encore et guilleret, les mains derrière le dos ; elle, les cheveux couverts d'une dentelle sous laquelle ses petites boucles argentées semblaient mousser et foisonner ; lui, sous un chapeau de paille à larges bords qui faisait penser aux chaudes journées de ces pays où les nègres, revêtus de caleçons blancs, travaillent dans les cannes à sucre, sur les images de vieilles boîtes de sucre d'orge ou dans les éditions vieillotes de *Paul et Virginie*.

Ils se boudaient visiblement, car ils allaient sans se parler, sans se regarder, hormis à la dérobée, et le coup d'œil qu'il se jetaient alors était chargé de reproches. Après qu'ils eurent ainsi franchi la moitié de l'avenue, ils se trouvèrent pourtant moins loin l'un de l'autre, et force leur fut de se parler.

— C'est décidé, alors, dit elle d'une voix douce où tremblait pourtant un reste de colère, vous voulez faire le malheur de ces enfants ?

—Je veux, au contraire, que notre petite fille ne puisse jamais me reprocher d'avoir causé son malheur par mon imprudence.

Elle haussa les épaules, mais très légèrement, comme une vieille dame bien élevée qu'elle était.

—Parce que le garçon qui l'aime est moins riche qu'elle..., la belle affaire ! Ils sont toujours sûrs d'avoir du pain...

—Mais pas de beurre ! fit observer le grand-père.

—Quand on s'aime, on mange des baisers sur son pain, répondit elle avec un demi-sourire.

Comme il ne disait rien, elle fit encore quelques pas, regardant à droite et à gauche, puis s'arrêta devant un coudrier :

—Regardez-donc, mon ami, fit elle, il me semble voir là des noisettes.

Avec sa politesse chevaleresque, le grand-papa s'approcha, appliqua à ses yeux son lorgnon d'or, regarda le coudrier et répondit :

—Ce sont des noisettes, en effet.

—Voulez-vous me les cueillir, mon ami ?

Le grand papa regarda la grand'maman avec quelque surprise. Voilà quelques années que ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de plaisir à manger des noisettes... Cependant, il passa le crochet de sa canne sur la branche, qu'il amena jusqu'à sa femme. Elle cueillit délicatement le frais bouquet de petites noisettes à demi mûres et les mit à son corsage avec une épingle.

—Vous ne vous rappelez pas ? dit-elle.

Un rayon de soleil traversant le feuillée éclaira singulièrement le visage de bon papa, ou bien était-ce un souvenir ?

Les yeux gris de grand'maman plongeaient dans les siens avec une persistance inquiétante. Il se rappelait fort bien, mais que venaient faire les noisettes dans une affaire aussi sérieuse que le mariage de leur unique petite-fille ?

Bon papa feignit de s'occuper d'un arbre dont les branches réclamaient l'émondeur, mais bonne maman l'avait pris par sa boutonnière.

C'est ce coudrier-là, dit-elle, —car c'est un vieux coudrier— qui était si chargé de noisettes l'année que...

—Je sais, je sais, fit bon papa en cherchant à s'échapper, mais elle le tenait bon.

—J'étais ici-même, il vous en souvient, et j'avais déponillé les branches basses quand vous vîntes... C'est vous, mon ami, qui avez terminé la cueillette, et à mesure que les noisettes tombaient dans mon tablier, vos yeux devenaient plus bavards ; le dernier bouquet, c'est vous, je crois, qui l'avez attaché à la place où je viens de mettre celui-là.

—Ma chère femme ! murmura bon papa.

—Et vous m'avez dit en même temps : — Madelinette, si vos parents refusent de nous marier, j'en mourrai...

—Et on nous a mariés, et nous sommes heureux depuis trente sept ans ! conclut bon papa.

—Et nous n'étions pas riches ; nous le sommes devenus..., les enfants le deviendront... Vous souvenez-vous ?...

Ils n'en dirent pas plus long, car ils s'étaient pris le bras et marchaient vaillamment côte à côte, vers l'orée du bois, où le point blanc devenait comme une grande ogive pleine de lumière.

Ils causèrent ensuite longuement.

—Il faudra nous restreindre un peu, dit bon papa, et faire la dot plus forte.

—Soit, dit bonne maman, on se privera de bon cœur.

—Et comme cela, avec leur pain, les pauvres enfants auront un peu de beurre...

—Et pendant qu'ils sont jeunes, conclut en souriant grand'maman, ils croqueront aussi des noisettes !

HENRY GERVILLE.

DÉDUCTION

—Petite Lili en a-t-elle assez ?
—Non tantante, pas encore assez — petite Lili pas encore bobo.

CHOSES VÉCUES

Larivé.—On ne connait le nombre de ses amis que quand on a rencontré le succès.

Grosbedon.—A qui le dites-vous ? Ainsi moi qui vous parle je n'ai jamais reçu autant de lettres de félicitations et d'offres de crédit que l'an dernier, après ma faillite d'un demi-million.

C'EST POUR LEUR BIEN

Dans un clos de charbon :

Patron.—Brou... brou... il fait froid ce matin Baptiste.

Baptiste.—Dame ! on approche de décembre.

Patron.—Le temps est dur pour les pauvre.

Baptiste.—Hélas ! oui.

Patron.—Vois-tu Baptiste, il est très important d'enseigner l'économie aux pauvres. C'est pour leur plus grand bien. Ils ont le plus grand tort de ne pas faire leur provision de charbon en été. Ils attendent toujours que les froids soient sur eux pour faire leurs achats. Il n'y a pas de maître comme l'expérience, Baptiste. Pour leur bien, on doit montrer aux classes pauvres l'utilité de l'économie. Commence dès aujourd'hui à vendre le charbon une piastre de plus par tonne et si tu crois pouvoir le monter d'une piastre et demie, fais-le, Baptiste, la leçon n'en sera que plus profitable.